

## 2

Gazouillis des oiseaux mêlé au ronflement du trafic : véhicules dispersés, circulation fluide.

Pierre retient son rêve. Il vole au-dessus d'une jungle, le vent souffle dans ses oreilles. Il incline le dos de ses mains ouvertes et son corps frôle le sommet des arbres. Une caresse. Là où l'arbre continue de grandir. Où les troncs séculaires sont les plus fragiles, tout en haut. Comme l'enfance qu'ils continuent de porter en eux et se déploie sous l'écorce.

Pierre déplie le bras sous sa tête. Le sang afflue, les fourmillements pèsent au bout de ses doigts. Le sourire du rêve s'efface. Il se retourne et voit le plafonnier de la voiture dans laquelle il a dormi.

Il a de la place pour étendre ses jambes.

Il a démonté la banquette arrière depuis qu'il vit sur l'auto - route. L'a abandonnée dans les bosquets d'une aire de repos. À la place, il a gonflé un matelas pneumatique acheté dans une boutique de station-service.

Il s'assied. Son cul s'enfonce dans les sillons boursoufflés du matelas. Il passe entre les sièges avant, déverrouille la portière du côté passager et sort.

Le soleil rase les champs au-delà du grillage, se faufile entre les troncs des pins parasols. La lumière douce lui fait cligner des paupières. Pieds nus, il marche sur le bitume, puis sur l'herbe et la terre. Les aiguilles de pins piquent la plante de

ses pieds. Il évite une capote usagée, des débris de verre, une canette en aluminium.

Pierre sort son sexe et se met à pisser. D'abord par à-coups, puis le jet fluide arrose en continu la souche devant lui. Un chemin étroit en S mène aux toilettes en contrebas de la petite butte. Construites avec de la brique rouge.

Et l'éducation ?

Et la bienséance ?

Si tout le monde faisait comme lui, où irait-on ?

Ferme ta gueule, Ducon. Je suis libre de faire ça. Ça et autre chose.

Ce que lui avait dit un ingénieur :

*Quand on a construit l'autoroute, on a déterré des mammoth's entiers par dizaine, des ossements, des restes de civilisations antérieures. On a tout mesuré, quantifié, recensé, catalogué avant d'aplanir, de solidifier et de bitumer. Fouilles de sauvetage, qu'on appelle ça. Parfois, l'autoroute contourne : on cimente, on fait des tumulus répertoriés qu'on garde pour fouiller plus tard. Parfois on érige des pilotis sur caissons étanches et l'autoroute passe quand même et on garde juste la trace dessinée pour mémoire, plans d'archéologues, pour les générations à venir, comme dans un coffre-fort qu'on n'ouvrira jamais.*

Là-dessous.

Pierre pisse comme a toujours pissé l'homme. L'homme d'aujourd'hui sur l'homme d'hier. En réalité, Pierre est très proche,

très, très proche,

de l'homme d'hier,

d'avant-hier,

de l'homme à l'état brut.

Il sait conduire une voiture, il a fait des études, il parle plusieurs langues, il est socialisé.

Sauf qu'il a été blessé dans sa moelle. Son cerveau reptilien

a pris le dessus. Ce qui est enterré émerge de la couche d'asphalte surchauffée. Les racines apparaissent, la barbe pousse sur le visage fatigué, ombre sur la peau brûlée des aires de parking.

Pierre secoue sa queue d'homme contemporain, la range sous le slip, referme son pantalon.

Revient à la voiture.

Sur le parking, deux semi-remorques garés à la queue leu leu. Immatriculés en Espagne. Malaga. Les chauffeurs sont encore loin de leur foyer, du matelas épousant la forme de leur corps comme un moule.

Un sarcophage.

Pierre prend une serviette défraîchie, la petite trousse de toilette au logo de « Hello Kitty » dans son sac à dos. Deux petits yeux sans la bouche. Deux petits yeux d'autiste. Ce que peut faire un père par dépit, par chagrin. Porter sa souffrance en creux, la négation de tout ce qui peut porter l'espérance.

Sous les pédales de conduite, Pierre trouve ses mocassins usés. Les toilettes publiques sont sales, des nids à saloperies, remontant des pieds jusqu'au cœur et puis c'est la maladie. De n'importe quelle façon, il ne peut pas se permettre de faiblir.

L'eau est tiède, les gouttes font masse. Le lavabo de métal sonne creux et lui renvoie l'écho du vide. Le faux miroir en aluminium évoque l'image voilée d'un visage qu'il ne regarde pas : les cicatrices d'acné, les cheveux noirs devenus gris en l'espace de trois mois. Il se brosse les dents avec acharnement, ses gencives saignent. Le dentifrice à la menthe apaise, rafraîchit. Évacue le goût des aliments des restoroutes, les particules de métal et de rouille s'accrochant à l'intérieur de ses joues. Il se rince la bouche, crache. Il ôte sa chemise auréolée de sueur séchée, se lave le visage et les aisselles avec

un bout de savon. Pierre s'essuie avec la petite serviette bleue et rêche. Le coton s'adoucît au contact des gouttes d'eau emprisonnées dans les poils de sa poitrine.

Pierre revient à sa voiture, la brise tiède caresse son torse nu. La voiture est le radeau. Surveiller le niveau d'huile, le liquide de refroidissement, la pression des pneus.

Sur le point de refermer le capot, il s'arrête et ferme les yeux, son torchon sale dans la main. Un apaisement, l'oubli momentané de ce qui le retient ici, sur ce circuit en vase clos. De ce qui l'anime et le fait tenir. Tant qu'il bougera, ne s'arrêtera pas. S'il s'arrête, il est foutu. Comme le squalé. Sans cesse en mouvement. Lui aussi devient prédateur.

Il ouvre les yeux et voit les deux camions rouges Iveco immatriculés en Espagne. Tout est pareil sur le parking immobile, sauf la présence nouvelle d'un camping-car, cliquetis du moteur encore chaud, légèrement en retrait des mastodontes. Pierre est à l'affût, enregistre les moindres variations physiques. La présence d'êtres humains à la ronde ferait comme une tache rouge et mouvante sur un détecteur d'infrarouges.

Il ouvre la portière, jette sa chemise sur le siège et prend le petit Taurus à 9 coups dans la boîte à gants. Il coince le court canon du pistolet dans sa ceinture et passe un T-shirt froissé.

Pousse la portière sans la refermer, contourne la Vel Satis et se dirige vers les buissons, silencieux.

Le subit excès d'adrénaline a séché sa bouche. Ses oreilles bourdonnent, ses doigts sont une fourmilière. Il continue d'avancer sans bruit, voit par anticipation le corps d'un homme penché sur celui d'une fillette. Il voit le sexe de l'homme frotter entre ses petites jambes bronzées. Le bourdonnement s'amplifie, l'arme est froide sur son ventre. Il hésite encore à l'extraire, il sait qu'il pourra le faire très vite :

saisir la crosse, déverrouiller le cran de sûreté et tirer. Il a répété la scène jusqu'à la nausée, explosé un tas de bouteilles vides. Ce qu'il attend pour se libérer enfin.

Pierre surgit des buissons la bouche ouverte, le cri collé dans sa gorge. Ce qu'il voit dans la petite étendue herbeuse séparée des champs par le grillage, ce qu'il voit n'est pas une diapositive de l'enfer.

Un homme.

Une femme.

Chabadabada.

Lui: fouille le sol avec un détecteur de métaux. Consciencieusement. Dans un lent mouvement de va-et-vient, hypnotique.

Elle: est assise sur une minuscule chaise de camping dépliée quasiment à hauteur du sol et fume une cigarette fixée au bout d'un fume-cigarette.

L'homme porte une chemise ivoire sur des pantalons crème à pinces, des chaussures bicolores marrons et vanille.

La femme a de longues jambes s'échappant d'une courte jupe fuchsia, un chemisier violet à pois noirs noué au-dessus du nombril. Le ventre est plat. Au bout des jambes, des escarpins roses. Le maquillage sur sa bouche est rouge et épais.

Pierre s'approche, constate que le couple a la soixantaine. La femme ne l'a pas vu. Elle consulte un calepin ouvert sur son giron, donne des consignes à l'homme :

— De toute façon, léger comme c'est, ça n'aurait pas pu aller plus loin que le grillage.

— Va savoir où c'est tombé, répond l'homme.

— Refais-moi le geste, chéri. Tu veux bien ?

— Depuis là-bas ?

— S'il te plaît. Il n'y a que comme ça qu'on va y arriver.

L'homme pose son appareil par terre et revient à la lisière du petit bois, une vingtaine de mètres en arrière. Surpris, il découvre la présence de Pierre, le salue d'un hochement

de la tête et se place à l'endroit indiqué par sa femme.

— Ici ?

— Vas-y. C'était un geste comme ça (la femme mime un lancé), dans cette direction-là.

L'homme prend un petit caillou dans sa poche et le jette devant lui.

— J'ai fait une connerie, dit-il en s'adressant à Pierre. Voilà un peu plus d'un an. Maintenant, j'essaie de rattraper le coup. Ça va ? Vous allez bien ?

Pierre sent la bosse du revolver sous sa chemise. Il se juge con, décalé. La vie continue autour de lui. D'autres gens, d'autres problèmes. Le malheur est égoïste.

— Voulez-vous du café ? propose la femme. J'en ai ici dans mon thermos.

— Allez-y, dit l'homme. Le café de ma femme est le meilleur qu'on puisse trouver sur l'autoroute. Elle le prépare dans notre camping-car.

— « Future femme », le corrige-t-elle.

— « Ex et future femme », ajoute l'homme. Nous avons été mariés pendant vingt ans, Sabine et moi. Avant de divorcer.

— Ça n'allait plus dans notre couple, continue Sabine. On devait aller dans le sud... C'était quand Hugo ? Début ou mi-juin ?

— Début, fait Hugo. Début juin de l'année passée.

— On devait aller dans le sud, répète Sabine. Et là, plus question. On a fait demi-tour, ça s'est mal passé, très mal. Comment vous appelez-vous ?

— Pierre.

— Alors, vous le voulez ce café, Pierre ? demande Hugo.

— Tenez, approchez, fait Sabine en essuyant le gobelet du thermos avec un mouchoir en papier. Rassurez-vous, je suis saine comme un poisson. À 62 ans, jamais pris d'antibiotiques de ma vie.

— Je confirme. Une vraie force de la nature.

— Merci, dit Pierre.

— Asseyez-vous, fait Hugo en dépliant l'autre chaise basse à côté de Sabine.

— Je disais à Hugo : laisse-moi, je me débrouillerai toute seule. Et lui, il ne voulait pas, ça m'énervait encore plus.

— Dans l'affrontement, elle se saisit de mon alliance, enlève la sienne.

— C'était compliqué, d'abord c'est moi qui les avais, mais lui les a reprises. Finalement, c'est lui qui les a lancées...

Pierre goûte le café. Fort, noir, sucré. Il a oublié ce que le mot « générosité » signifie. Il a oublié l'humanité. Il le faut. Rester méchant. Mais pas maintenant. Pas avec eux :

— Montrez-moi, demande Pierre. Montrez-moi comment ça s'est passé.

Sabine sourit, se lève sans effort de sa chaise. Ses muscles, toniques, jouent sous la peau sans une once de graisse, à peine quelques plis autour du genou. Pierre pense à Ingrid, à sa souplesse, à sa force, à sa beauté. Une fois, au début, elle lui avait fait l'amour avec son masque d'escrime. Son corps nu et le masque recouvrant son visage. Pas de baisers, rien que des mots excitants sortant du grillage comme d'un confessionnal. Il se souvient parfaitement de ce corps, c'est le souvenir qu'il en garderait, même si Ingrid devenait obèse, même si son corps n'était plus qu'un morceau de charbon calciné.

Le couple se place à l'orée des buissons. Elle mime le geste de lui ôter son alliance, et lui de reprendre quelque chose, ils sont l'un contre l'autre, à présent, sourient, gênés, des éclairs dans les yeux. Il fait un geste du bras, une rotation ample un peu théâtrale. Ses yeux à elle suivent le mouvement et la trajectoire invisible des alliances.

Pierre rompt le silence :

— Les alliances sont donc parties là-bas, vers cette frange d'herbe et de bois ?

Hugo fait oui de la tête. Il est ému, essuie les larmes sous ses yeux. Sabine prend sa tête et la pose contre sa poitrine et lui caresse les cheveux.

Qu'est-ce que tu fous là, Pierre ?

C'est leur vie et ils ne peuvent rien pour toi.

Rien.

Pierre veut partir mais le café est brûlant, il ne veut pas vexer la femme en le jetant.

— Avant de partir, il y avait déjà eu une dispute, reprend Sabine. J'avais fait mes bagages, rassemblé mes affaires. On avait convenu que je m'en irais deux mois chez ma sœur, à Nice.

— C'est moi qui la conduirais et je reviendrais, dit Hugo.

— Pour souffler.

— Respirer un peu, loin l'un de l'autre.

— Mais là, à mi-chemin, brusquement...

— Ça s'est aggravé...

— Plus question que je la conduise, vous comprenez ? dit Hugo.

— Alors cette année, on est revenus avec le détecteur de métaux, reprend Sabine.

— La table, le banc, le grillage, tout ça, y a pas de problème, c'était ici à cet endroit-là. Je peux détecter jusqu'à quatre-vingt centimètres sous terre, ça laisse une marge.

— On a divorcé, on va se remarier. On a vécu huit mois séparés.

— À quoi ça servirait de racheter des alliances, c'est les mêmes qu'on veut retrouver. Les nôtres.

Lève-toi de cette putain de chaise, Pierre.

Et marche.

Mais tu ne peux pas.

Tu es le témoin. Le seul qui les aura vus rejouer la scène. Tout ce qu'ils ont enfin compris de la valeur de l'autre, à cause de son absence.

Comme toi avec Lucie.

Mais Lucie est une meurtrissure.

La disparition d'une enfant.

Qu'on lui a prise, volée.

Pas besoin de ça pour savoir combien il l'aimait.

Le pire dans le pire.

Bon pour l'asile, le suicide ou le crime.

— Ça fait rien si ça prend du temps, dit l'homme. Repasser aux mêmes endroits, l'appareil sur une sensibilité différente. On dormira là. On reste au moins jusqu'à demain soir.

— On les retrouvera, bien sûr on les retrouvera, intervient la femme.

— Les pies, c'est dans les contes pour enfants.

— Si c'est un orage qui les a enfoncées sous la terre, nos alliances, on les détectera.

— Or et platine, le platine ça ne sonne pas, mais l'or ça sonne.

Pierre boit enfin cul sec le reste de café. Refroidi, il a perdu un peu de son arôme, de sa force.

Pierre essuie son visage avec le bas de son T-Shirt.

Trouver ce fils de pute.

— Trouver ce fils de pute, répète Pierre à voix haute.

Hugo et Sabine se figent.

Le Taurus PT 22 est un pistolet automatique de petit gabarit, d'une longueur totale de 133 mm et dont le poids à vide n'excède pas 350 grammes.

Il n'empêche : le voir soudain apparaître accroché sous la ceinture d'un type peu loquace, ça fait soudain passer l'histoire des alliances au second plan. On pense plutôt à se faire tout petit, à sauver sa peau.

Pierre baisse la tête et comprend. Laisse tomber le pan de son T-shirt :

— Moi aussi, je cherche, dit Pierre.

L'homme a repris son appareil en bandoulière, tente de se donner une contenance. La femme s'accroche à son bras.

Pierre s'éloigne, s'arrête, se retourne.

Un instant, lucide, il voudrait s'excuser.

Les regarde.

Et ne le fait pas.